Histoire d' un premier livre

Autor(en): **Guisan, Gilbert**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **1 (1978)**

Heft 4

PDF erstellt am: **28.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-870941

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Histoire
d'un premier livre

C'est un petit pays qui se cache parmi
ses bois et ses collines...

Une phrase très simple, huit fois écrite, reprise, ajustée. Ses variantes, à elles seules, pourraient illustrer le long effort qui a abouti à ce « tout petit livre », premier pas décisif d'une grande carrière.

Puisant une fois de plus l'essentiel de notre information dans les trésors de La Muette, nous remercions Madame Marianne Olivieri-Ramuz de sa libérale confiance. Nous exprimons également nos sentiments de gratitude à Madame Théophile Bringolf, qui nous a permis de la compléter.

HISTOIRE DU *PETIT VILLAGE*

Dès le temps de son adolescence, C.-F. Ramuz avait présents à l'esprit, dans ses rêves d'écrivain, « toute sorte de personnages, entrevus derrière une haie ou par la porte entr'ouverte de l'auberge ou rencontrés sur (ses) chemins », et plus particulièrement « une petite fille qui n'a peut-être pas dix-huit ans; elle est assise sur le banc devant chez elle; elle ne bouge pas, les mains au creux des genoux, la tête penchée vers l'épaule... » [1] Peut-être s'est-il déjà appliqué, dans ses tout débuts, à en fixer la silhouette sur le papier.

A la fin de décembre 1900, un projet précis se dessine:

> *A faire*
>
> Suite de pièces 10-20 vers alexandrins libérés, cadence douce, monotone, mélancolique et grise: mes villages.
>
> [...] Prendre tour à tour le village dans son apparence présente, les alentours, le paysage et son passé. Le paysage ne change pas, le village guère. [...] Les habitants aussi [...]. Unité de tout cela. [2]

De l'exécution de ce projet, nous ne savons pas grand-chose. Les quelques mois que Ramuz passe à Paris en cet hiver 1900 paraissent avoir été pour lui plus de découverte que de travail créateur. Comme il l'écrit à son ami Alexandre Cingria, il « emmagasine » et c'est alors son « gain le plus clair ». De retour en Suisse, des « travaux mercenaires » l'accaparent, suivis d'un enseignement temporaire au collège d'Aubonne. Puis la maladie l'oblige longtemps à une «vie végétative».

Lors de son second séjour à Paris, soit pendant l'hiver 1902-1903, ces images s'imposent avec force: l'éloignement en accentue la netteté, la solitude et le mal du pays la douceur. Ramuz éprouve le sentiment d'« une clarté nouvelle », c'est dans sa « vraie » vie que lui apparaît

alors ce « petit village [...] parmi les arbres, avec sa place, une route, une auberge, un jeu de quilles, son église » [3]. Il se met aussitôt à sa table de travail, « fiévreusement ». Il ne s'agit plus pour lui de s'appliquer à un exercice — mais de répondre à une inspiration.

Entre le 24 octobre et le 19 décembre 1902, il compose soixante-sept poèmes, qui constituent un premier manuscrit de cent quatorze pages numérotées. Le premier d'entre eux évoque la naissance de « Marianne »:

Tu es née un jour de soleil
c'est pourquoi tes tresses sont blondes
tes joues sont toutes rondes
et rouges comme des pommes.

Quand tu es née, un merle
chantait sur le faîte du toit
et ton rire est comme des perles
qu'on égrénerait dans ses doigts.

Et c'est dans la perspective des années d'enfance et de jeune fille de Marianne que devrait s'ordonner l'ensemble de l'ouvrage, avec six parties:

« L'aspect du village »: Le pays, le village, la rue, l'église, etc. (17 poèmes)

« La journée »: Premier matin, l'amour, le matin, midi, soleil, crépuscule, etc. (11 poèmes)

« Le travail »: Printemps, été, automne, hiver, les foins, retour des champs, les moissons, etc. (11 poèmes)

« Les gens »: Les vieux, les femmes, les jeunes, les amoureux, le forgeron, le sonneur, etc. (11 poèmes)

« Les bêtes »: Le cheval, les vaches, les poules, le renard (4 poèmes)

« Marianne »: La maison de Marianne, sa naissance, elle grandit, les jeux, garde les vaches, le réveil, adolescence, Jean-Daniel, etc. (une vingtaine de poèmes). [4]

La conclusion du poème qui doit ouvrir le recueil, « Le Pays », dans sa première version, datée du 17 novembre 1902, confirme cette perspective:

Son ciel est dans les yeux de ses femmes
et la voix des fontaines dans leur voix
et c'est à l'ombre de ses bois
qu'un été vit naître Marianne.

Curieusement, et de manière amusante, Ramuz avait enfin songé à confier le soin de la « préface » à la jeune fille, sous la forme d'une adresse [5]:

Bonjour, monsieur; bonjour, madame:
voyez-vous, le monsieur qui a écrit ce livre
nous aime bien;
et il est de chez nous
il est venu, il nous a tiré son chapeau
et il s'amusait à entendre
les histoires que le vieux David
lui racontait le soir sur le banc;
et quand on dansait, il venait danser;
il connaît bien mon fiancé
ils ont joué aux quilles ensemble
en buvant un petit verre
à la Croix-Blanche.
Il n'osait pas les premiers temps,
il était timide, mais ça est venu
à force de se voir;
...

Les poèmes ont été composés sans ordre, au gré des images — ou des souvenirs —, en nombre très variable selon les jours. En date du 24 octobre, on en compte neuf; le lendemain, cinq; par la suite un ou deux, jusqu'au 11 novembre; jusqu'au 18 novembre, quatre à six en moyenne; la cadence diminue à nouveau entre le 19 novembre et le 11 décembre, pour s'accentuer dans une sorte d'élan final entre le 12 et le 19 décembre où c'est de quatre à six pièces qui s'écrivent chaque jour.

Ces différences se manifestent également dans l'élaboration. Certains textes — on peut en juger par « Le Pays » — comportent de nombreuses corrections, d'autres sont écrits d'une seule traite. A s'en

remettre à *Découverte du Monde,* on serait enclin à penser que Ramuz s'en est tenu à une transposition en vers libres de poèmes composés d'abord en alexandrins, ce qui expliquerait les tâtonnements des premiers textes, ceux du 24 octobre, et l'aisance de tels de ceux qui ont suivi, l'écrivain ayant alors trouvé le rythme adéquat [6]. Mais cette facilité n'est pas probante: elle est le fait de nombreux essais — en vers ou en prose —, souvent abandonnés par la suite, ou repris et profondément remaniés. Dans ce premier manuscrit du *Petit Village,* un poème comme « Le Jardin », écrit le 9 novembre sans nulle hésitation, fait l'objet d'une version nouvelle le 25; il existe pour « Le Bois » deux versions datées du même jour, le 18 novembre; « La Route » a été écrite trois fois, les 11, 12 et 13 novembre, et le dernier texte porte la mention « revoir autrement ». Ramuz ici ne « transpose » pas: il compose de toutes pièces. A plus forte raison lorsque l'on est en présence de textes aux multiples ratures ou surcharges, comme « Il est midi » (31 octobre et repris le 16 novembre), « L'Enterrement » (16 novembre et 18 décembre)...

En ce qui concerne la prosodie, sans doute Ramuz rompt-il avec une manière classique dont un poème paru dans la *Semaine littéraire* du 25 juillet 1903, « Eté », donne une illustration:

L'air, accablé d'ardeurs, attend, silencieux,
Que l'ombre avec le soir descende enfin des cieux.
Les chemins sont déserts, les portes sont fermées;
...

Et l'un des tout premiers poèmes — il est daté du 24 octobre 1902 —, « Soir de dimanche », témoigne des libertés rythmiques que le jeune écrivain entend explorer:

On commence à danser, les filles
rient, de gros souliers vont battant
la mesure
et l'accordéon perché sur la table
presse et distend tour à tour
ses soufflets aigres.

...

Cependant il ne se montre pas toujours aussi audacieux, et s'en tient généralement à l'octosyllabe ou à un mètre approchant, avec un jeu d'assonances. C'est ainsi qu'il écrit le même jour:

Dans l'air bleu, tu feras que sonnent,
ô clocher, tes cloches jalouses,
tu feras qu'ensemble tes cloches
sonnent pour la petite épouse

Tu chanteras tes airs discors
afin que lorsque paraîtront
les gens de la noce, l'écho
soit de la noce et chante fort

...

On relèvera encore — mais le cas est unique — l'existence d'un poème en prose, avec sa transcription sous une forme versifiée: il s'agit du « Coucher du soleil », daté du 29 novembre 1902, dont voici le début sous sa double disposition:

Marianne a passé, portant un panier, elle agitait d'un pas léger sa jupe bleue sur le chemin et elle avait les yeux baissés à cause du soleil qui était bas à l'horizon. Maintenant le soleil se couche ; où est-elle Marianne ? et Jean-Daniel ? à faucher ? mais elle sans doute au jardin à cueillir des laitues pour le dîner de demain; et penchée, toute rose, du soleil et du sang qui lui monte à la tête.

Marianne a passé portant un panier;
elle agitait d'un pas léger
sa jupe d'indienne sur le chemin
et elle avait les yeux baissés
à cause du soleil
qui était bas à l'horizon.
Maintenant le soleil se couche;
où est-elle, Marianne ?
et Jean-Daniel ? à faucher ?
mais, elle, sans doute, au jardin
à cueillir des laitues
pour le dîner de demain,
et, penchée, toute rose
du soleil et du sang qui lui monte à la tête.

On verra par l'analyse du deuxième manuscrit que Ramuz est loin d'avoir décidé d'un parti.

Ce nouveau manuscrit comprend d'une part un tableau récapitulatif des poèmes déjà composés et les répartissant selon le plan décrit ci-dessus, d'autre part quinze poèmes qui sont tous, à l'exception d'un seul, « La Halte », ou des versions nouvelles de thèmes déjà traités (« La Maison », « Chanson de Jean-Daniel », « Le Pays », « Le Village », « La Rue », « Le Ruisseau »...) ou des reprises, avec quelques corrections et variantes, des textes antérieurs (« Soir de dimanche », « Le Sentier », « Premier matin », « Midi »). Certains d'entre eux comportent ici même deux versions: « La Route » (31 décembre 1902 et 8 janvier 1903), « Le Pays » (2 et 7 janvier), « Le Village » (7 et 8 janvier). A la différence du premier, ce manuscrit n'est pas paginé; il n'est manifestement qu'un complément, un prolongement de celui qui le précédait, encore que Ramuz déclare à Alexandre Cingria, le 3 janvier, vouloir « refaire tout le *Petit Village,* ça sera fait dans deux mois » [7].

Malgré la cassure des enjambements, le jeune poète a peine encore à se débarrasser d'un rythme proche de l'alexandrin ou du décasyllabe:

Le Village

Le village est blotti sous ses ormes qui penchent
ils sont remplis d'oiseaux l'âge a tordu leurs branches
ils sont moussus du tronc, lourds de feuilles et ronds
comme des choux plantés sur les toits des maisons
qui demeurent ainsi petites sous les ormes
et à leur bercement, quand vient la nuit, s'endorment.

repris 7 janvier 1903

« Le ton » lui échappe, il n'ira pas plus avant. « Je renonce aujourd'hui, note-t-il le 9 janvier à la fin de ce manuscrit, au projet du petit village en vers comme je l'avais conçu. » Et de manière plus explicite encore, il écrit dans son *Journal,* à la date du 10 janvier:

> Je me décide, ce soir, après de longues hésitations et bien des luttes à abandonner le *Petit Village* selon le plan que je m'étais tracé: *la forme versifiée me paralyse,* je m'en aperçois de mieux en mieux ; quand elle est régulière, en m'obligeant par son rythme et comme par traîtrise aux vieux clichés, aux vieilles images; quand je cherche à rompre sa monotonie, par le souci qu'elle me donne et qui me détourne de ma pensée. Il faut que

> le rythme porte, qu'il soit intérieur; sitôt qu'on doit briser sa phrase pour la faire entrer dans un moule qu'on a devant soi tout préparé, elle perd en franchise. Je surcharge d'ornements inutiles de la prose qui, par un artifice typographique, a l'apparence du vers. [8]

Revenir à la prose, plus exactement au poème en prose, c'est à quoi Ramuz s'applique entre le 9 janvier et le 2 février 1903, et il écrit alors des textes assez différents d'inspiration qui devraient entrer dans un ensemble qu'il intitule provisoirement *La Nuit vagabonde* et dont il trace le plan suivant:

1) Poèmes. Tout ce qui est purs sentiments et pensées.
   Paysages imaginaires.
2) Le Pays. Notations plus précises d'un lieu déterminé
   Le petit village. Le lac.
3) Antiques.

Comme on le voit, *Le Petit Village* reste en chantier, et c'est ainsi que certains poèmes vont être repris avec une présentation nouvelle et quelques modifications de texte, par exemple « Soir de dimanche », à la date du 18 janvier 1903:

> On commence à danser ; les filles rient ; *les* gros souliers vont battant la mesure ; et l'accordéon, *assis* sur la table, presse et distend tour à tour ses soufflets aigres.
>
> C'est l'heure où le soleil se couche; la lune monte, [ ] l'air est bleu et on dirait qu'une poussière d'étoiles s'élève des champs avec la nuit.
>
> Les cloches du dimanche ont sonné ce matin, *les cloches se sont tues ; mais* il reste [ ] quelque chose de doux *dans les feuilles des arbres* et les gens, sur le seuil de leurs maisons, *regardent,* heureux de voir *monter* la lune à la cime des peupliers. [9]

Cependant le vaste projet de *La Nuit vagabonde* est abandonné à son tour; celui du *Petit Village,* en revanche, subsiste, moins ambitieux toutefois: « Sur les cent morceaux du *Petit Village,* je vais en supprimer cinquante », écrit Ramuz à A. Cingria à la fin du mois de janvier 1903. [10]

Se pose à lui à nouveau, en premier lieu, le problème du plan du livre: convient-il de présenter la vie du village à travers les amours de Marianne et de Jean-Daniel, en une suite de « pièces détachées [...], monologues, dialogues, par-ci par-là un coin de paysage, des chansons », ou faut-il distinguer nettement entre les deux thèmes, donc commencer par « une vingtaine de morceaux descriptifs », que suivrait « Jean-Daniel », c'est-à-dire « son amour raconté par lui-même jusqu'au dénouement heureux » ? Ne faudrait-il pas, dans ce cas, rester « moins dans la description pure, monotone » [11] ?

Une tentation s'offre alors, celle du lyrisme:

> Le pays où je suis né, il est parmi
> l'ombre de ses bois et de ses collines... [12]

D'où quelques poèmes d'inspiration personnelle:

> Quand j'étais petit je gardais les vaches
> et j'allais en champs,
> . . .
>
> Depuis j'ai vu bien des pays,
> j'ai été dans les grandes villes,
> rien n'est doux comme ses collines
> et le retour dans son village
> . . .
>
> 23 février 1903

> Les bois m'ont consolé de ce que j'ai perdu
> sur les routes du monde;
> ma vie est au village où je suis revenu
> . . .
>
> 26 février 1903

> L'herbe qui murmure est ma grande amie
> les musiques d'air,
> l'arbre donne au vent ses feuilles, j'écoute
> et je suis heureux.
> . . .
>
> 26 février 1903

> Mon cœur est un lieu solitaire
> vers où le ciel s'étonne / se penche et laisse
> un beau nuage s'en aller
> pour que mon cœur soit consolé
>
> 27 février 1903

Toutefois l'essentiel du travail auquel se livre Ramuz entre le 2 février et le 22 mars 1903, et qui donne lieu à un nouveau manuscrit, est d'ordre stylistique. S'il opte pour le vers libre, ce n'est pas sans réticences: « J'y suis venu presque malgré moi », écrit-il dans un projet de préface, et il s'en explique en ces termes:

> Après bien des tentatives, il m'a paru seul pouvoir rendre ce que notre campagne a d'inachevé dans ses lignes, de gauche dans ses gestes et de balbutiant dans son langage. L'alexandrin policé par l'usage des cours, l'octosyllabe compliqué de rimes trop fréquentes ou le mélange classique depuis La Fontaine de toute sorte de vers admis, m'ont tenté tour à tour sans me satisfaire. [13]

Reprenant alors une quarantaine des poèmes du premier manuscrit, et dont certains ont déjà été remaniés dans le deuxième, Ramuz non seulement modifie tels détails descriptifs, mais apporte au vocabulaire et à la syntaxe un nouveau dosage d'éléments familiers, voire prosaïques, modère ou accentue la notation colorée et le recours à la comparaison, accélère ou ralentit le rythme du vers, assouplit ou rend plus abrupte la cassure de l'enjambement. Voici quelques exemples:

A la fontaine

1 Il y en a une qui dit:
« Voulez-vous savoir: Eh ! bien ils sont fiancés
ils se marieront dans l'année »
« Pas possible ! » « Eh ! mon Dieu, on ne sait jamais.
Ça nous fait vieilles ! » « Ça nous fait vieilles. »

Elles lavent le linge autour de la fontaine.
« C'est bien difficile à laver le linge neuf,
. . .

15 décembre 1902

2 Une femme dit: « Moi, je sais;
depuis hier, ils sont fiancés;
Ils se marieront dans l'année. »
« Pas possible ! »...
. . .

8 janvier 1903

3 « On dit qu'ils se sont fiancés,
ils se marieront dans l'année. »
« Depuis quand » « Ah ! voilà longtemps
qu'on s'y attend,
mais il n'y avait rien de sûr. »
« Et qu'a-t-on dit ? » « De toute sorte.
Il y a des jaloux, on n'en trouve pas
tous les jours une qui apporte
des fortunes comme celle-là. »
« Bien sûr que non ». « On a beau dire
l'argent c'est l'argent, n'est-ce pas ? »
« Ça nous fait vieilles ! » « Ça nous fait vieilles. »
« C'est bien difficile à laver, le linge neuf,
. . . [14]

9 février 1903

Les quilles

1 Le dimanche après-midi on joue aux quilles
C'est derrière l'auberge, il y a une planche
qu'on arrose où roule la boule
et au bout rangées en rectangle / carré sont les quilles
qu'on vise longtemps le bras levé
et puis le corps se penche
et la boule part glissant,
rebondissant, rejaillissant
dans les petites mares qui sont sur la piste.
. . .

18 décembre 1902

2 Le dimanche après-midi,
les gens viennent jouer aux quilles.
On vise longtemps, on lève le bras
et le corps se penche
et la boule part, glissant,
rebondissant, rejaillissant
sur la planche bien arrosée.
. . . [15]

28 février 1903

Pour plusieurs poèmes, le troisième manuscrit n'apporte pas seulement, comme dans les deux exemples ci-dessus, des corrections de texte — allègements ou développements —, mais offre plusieurs versions pour une même pièce, deux pour « Le Pays », quatre pour « Vivre un peu... », quatre pour « Les Maisons », deux pour « Premier matin », trois pour « La Rue ».

Les Maisons

1 Les maisons ont de vieux visages
et elles sont toutes voûtées
pareilles aux grand'mères, à l'âge
où elles vont s'asseoir, les mains sur les genoux
parce qu'elles ont trop travaillé dans leur vie;
...

6 février 1903

2 Elles ont des vieux visages,
elles sont toutes voûtées
elles sont comme des grand'mères
à l'âge où elles vont s'asseoir
près du foyer les mains sur leurs genoux
parce qu'elles ont trop travaillé dans leur vie
et que l'âge est venu;
...

6 février 1903

3 Les vieilles maisons sont toutes voûtées,
elles sont comme des grand'mères
quand elles vont s'asseoir, les mains sur les genoux
parce qu'elles ont trop travaillé dans leur vie,
...[16]

27 février 1903

La Rue

1 Deux vieilles causent à l'angle d'un mur,
on voit les gestes de leurs mains sèches
à mitaines,
on voit leurs mentons branler
et un petit chat blanc se frotte en ronronnant
à leurs jupes.
...

6 février 1903

2 Deux vieilles causant à l'angle d'un mur
et faisant des gestes avec leurs mains sèches
à mitaines noires
et on voit branler leurs mentons pointus
pendant qu'un chat blanc frotte en ronronnant
son beau poil luisant à leurs jupes rêches.
...

25 février 1903

3 Deux vieilles causent à l'angle d'un mur,
elles font des gestes avec leurs mains sèches
à mitaines noires,
un petit chat blanc frotte en ronronnant
son beau poil luisant à leurs jupes rêches
et on voit branler leurs mentons pointus.
. . . [17]

28 février 1903

Ces retouches successives constituent-elles un progrès dans la recherche de la simplicité et de l'authentique ? Ramuz ne sait plus trop et confie à son *Journal* son embarras:

> *17 mars au soir.* — [...] Ce que je parviens à saisir ne me satisfait jamais. [...] L'instinct est mort; l'analyse l'a tué. [18]

Au reste, c'est le sens même à donner à la création poétique qui est mis en cause:

> *20 mars 1903.* — [...] Je ne cherche dans les choses que des images et, plus ces images sont vastes, plus elles m'attirent. Pourtant j'aime le détail précis, la comparaison minutieuse, et cette double tendance qui me départage me cause quelque gêne à la réflexion. Il est heureux qu'elle ne soit pas contradictoire. Je suis maintenant empêché de la concilier, mais ce n'est qu'une passagère impuissance; je ne suis pas encore formé; j'arriverai à vaincre cet obstacle [...]. [19]

Il convient donc de ne rien précipiter, et Ramuz fait part à son ami Alexandre Cingria, au même moment, le 19 mars, de sa décision: « J'ai à peu près fini le *Petit Village* qu'en définitive je garde pour moi. » [20]

Cependant, moins d'un mois plus tard, mettant en pratique l'exhortation qu'il lui adressait en janvier: « Diable ! après tout, il faut oser » [21], à quoi l'incitait également l'impérieuse nécessité de justifier auprès des siens sa vocation littéraire et les sacrifices déjà consentis, il annonce à Cingria une copie dactylographiée d'un *Petit Village* « très réduit » dont il va remettre l'impression à l'éditeur genevois Eggimann [22]. Cette dactylographie est précédée d'une mise au net manuscrite qui comprend outre les dix-huit poèmes de l'édition originale une pièce restée inédite, « A une petite fille », composée le 22 novembre 1902 sous le titre « A Marianne petite fille » et reprise le 26 février 1903. Cette berceuse d'une grande délicatesse:

Dors doucement et ne te réveille pas.
. . .
Bonne nuit, petite;
et ne fais pas trop envie aux étoiles.

entrait dans le premier dessein de l'ouvrage. Elle n'avait plus sa place dans sa conception définitive: d'où son retrait. [23]

Les poèmes retenus pour la mise au net manuscrite ont subi, par comparaison avec leur version de février 1903, des modifications: c'est une note pittoresque qui disparaît ici, qui intervient là.

Les Maisons

1 comme des filles à fichus rouges

2 comme des filles à fichus [ ]

La Vieille

1 Elle est du temps où l'on parlait encore patois
où les gens allaient à la ville
une fois par année, aux fêtes de la Dame
et montaient à la Cathédrale
avec des graines dans leurs poches.

2 . . .
avec des graines dans leurs poches
et faisaient le tour de la grosse cloche.

Le souci de s'en tenir à une seule image — et par là de la renforcer — peut expliquer la suppression d'une strophe dans « Crépuscule », qui ne doit évoquer qu'un paysage, ou la transformation de « Chanson », qui insistera sur le thème de la danse.

Crépuscule

1 . . .
il fait frais, les murs sont tièdes
et les poules sont couchées.

Les roses sont mortes dans l'ombre
où elles se sont enfoncées
on fera la veillée près de la flamme claire
et autour du foyer.
Mais la lune s'est levée.
Les arbres s'agitent, l'étang est ridé;

. . .

2 il fait frais, les murs sont tièdes
et les poules sont couchées
[ ]
La nuit est presque déjà là
mais la lune s'est levée,
les arbres s'agitent, l'étang est ridé

. . .

Chanson

1 Vivre c'est un peu
comme quand on danse,
les filles sont en rose, l'ombre est sous le tilleul;
on a plaisir à commencer
on a plaisir à s'arrêter
on a regret d'avoir fini
la tête tourne et il fait nuit.

2 Vivre, c'est un peu
comme quand on danse;
[ ]
on a plaisir à commencer —
un piston, une clarinette —
on a plaisir à s'arrêter —
et le trombone est essoufflé —
on a regret d'avoir fini,
la tête tourne et il fait nuit.

« La Foire » et « L'Enterrement » font l'objet de remaniements importants, inspirés par le désir de s'en tenir strictement à la réalité: d'où, dans le premier cas, la disparition de notations trop subjectives.

La Foire

1 L'église a l'air d'être contente
de voir tant de monde autour d'elle
et de grands vols ronds d'hirondelles
sont comme un réseau de vitrail.

2 L'église est droite vers le ciel
et, tout autour, les hirondelles
tournent sans bruit d'un vol penché.

Par ailleurs, à la fin du poème une part plus grande sera donnée à des propos de marchandage.

De même, dans le début de « L'Enterrement », l'élimination de détails superflus — avec une opposition trop facile ! — et un resserrement de l'expression donnent à la scène l'immédiateté du gros plan et lui assurent un rythme plus adéquat.

L'Enterrement

1 On voit l'enterrement passer
par une après-midi d'été,
il pleut et les gens ont des parapluies
et huit porteurs portent la bière.
Un mort, c'est plus lourd qu'un vivant,
tout le monde suit à pas lents
sur le chemin du cimetière:
les murs sont croulés et la grille grince.

2 Il y a six hommes pour porter la bière:
un mort, c'est plus lourd qu'un vivant;
le cortège va lentement
sur le chemin du cimetière.
[ ]

La donnée anecdotique: « il pleut... » est introduite dans la suite du poème où elle intervient alors comme un surcroît de désolation:

A présent il pleut, il fait de la boue,
quel triste temps pour enterrer !

Et c'est également sur cet élément affectif que Ramuz porte l'accent dans la conclusion, écourtée et brutale, sans doute inachevée, dans la version de février:

1 On met le cercueil sur la fosse ouverte
on jette une pelle de terre
qui fait un bruit sourd
et les gens s'en vont

2 On met le cercueil sur la fosse.
Le cercueil descend et les cordes crient,
la terre en tombant sonne creux
et les gens s'en vont se mouchant,
avec leurs mouchoirs sur les yeux,
parce que de voir ça, ça remue.

La copie dactylographiée [24] reprend dans son ensemble le texte du manuscrit mis au net, avec des corrections minimes pour « Les Maisons », « La Rue », « La vieille Lise ». Font exception « A la fontaine »; « Le Pays », dont le lecteur appréciera par lui-même le lent travail d'approche, et « Chanson », où, au rebours de son effort de dépouillement et d'élimination des notations pittoresques, le poète joue sur la couleur.

Chanson

1 Les petites filles rondent
sous les ormes de l'église,
les petites filles rondent
et le ciel est tout bleu.
. . .
Les petites filles rondent,
les hirondelles aussi,
les petites filles rondent
et la lune leur sourit.

2 Les petites filles rondent
sur la place du village,
les petites filles rondent —
robes blanches, jupons bleus.
. . .
Les petites filles rondent —
robes grises, jupons gris —
Les petites filles rondent
et la lune leur sourit. [25]

Le choix très restrictif des poèmes retenus pour la publication du *Petit Village* n'est pas dû à la seule sévérité critique de Ramuz à l'égard de ses premiers essais. Prenant à sa charge les frais de l'impression et ne disposant alors que de très modestes ressources financières, il lui fallait s'en tenir à un livre d'une « petitesse extrême » [26]. Il aurait pu sans peine lui adjoindre d'autres textes d'incontestable qualité. Preuve en est ceux que l'écrivain fera connaître beaucoup plus tard, en 1929, dans le dernier des *Six Cahiers,* avant de les introduire, quatre d'entre eux du moins, dans la deuxième édition du *Petit Village,* en 1939. [27] Leur texte cependant n'est pas sans s'écarter beaucoup de leur première version, restée souvent à l'état d'ébauche ou considérée comme insuffisante par le jeune écrivain qui l'a biffée au crayon. Ramuz a retenu des thèmes, les a resserrés dans leur développement, a donné à l'expression un caractère plus populaire. Des mètres et des coupes mieux appropriés et plus contrastés, des assonances plus marquées concourent à l'accélération et à la vigueur du rythme, qui est celui de la vie. Voici quelques exemples:

La Bergère

1 Les garçons qui paissent les vaches
dans le champ voisin viennent vers elle,
ils ont les mains dans les poches
de leurs culottes de milaine,
ils montrent leurs dents en riant,
ils frissonnent de temps en temps
et ils disent: « Est-ce qu'on fait un feu ? »
. . .

27 octobre 1902

2 Des petits garçons, qui gardent les vaches
dans le pré voisin, sont venus vers elle;
on ne voit pas leurs mains qu'ils cachent
dans les poches
de leurs culottes
(des culottes en grosse milaine);
ils lui disent: « Est-ce qu'on fait un feu ? »
. . .

Les Lessiveuses

1 Les femmes sont dans le verger
et le cordeau de la lessive
est tendu entre les pruniers
l'une y fixe une chemise
avec des pinces de bois
et elle a une jupe d'indienne à pois blancs;
l'autre accroupie dans le soleil
choisit le linge au fond d'une seille,
. . .

19 décembre 1902

2 Les femmes sont dans le verger
où le cordeau de la lessive
est tendu entre les pommiers.

L'une est en train d'y pendre une chemise
qu'elle fixe avec des pinces de bois
(et le mouvement de ses bras
fait remonter sa jupe à pois);

La deuxième à croppetons dans le soleil
prend le linge dans une seille;
. . .

Le Taupier

1 Il va, sa hotte sur le dos,
son bâton de frêne à la main,
boiteux, voûté par les chemins
en fumant sa pipe de terre.

Il a une vieille blouse déteinte
par le soleil et par la pluie
et des pantalons de grisette
tout en guenilles.
. . .

26 octobre 1902

2 Il va, sa hotte sur le dos,
un bâton d'épine à la main;
il boite bas sur les chemins
comme quand on sonne une cloche.

Sa blouse bleue à broderies
s'est toute déteinte dans l'air;
sa barbe est grise dans la peau grise,
il fume une pipe de terre.
...

La maîtrise du poète est ici évidente. Mais cette deuxième édition du *Petit Village* apporte encore autre chose: un changement dans le ton, qui tient à un regard nouveau. La toute première intention était d'exprimer, en évitant le didactisme, l'âme de la communauté villageoise et du pays qu'elle habite:

> Ainsi à l'aide d'une succession de titres, de petits tableaux, étroitement reliés les uns aux autres, non seulement par... style et construction extérieure mais par la liaison des idées, reconstruire la petite philosophie du village, de ses habitants et de ses mœurs, et de morceaux indépendants et séparés, faire un tout, cristallisé en une forte unité (Paris, notes fin décembre 1900). [28]

Tout en répondant partiellement à cette intention, les poèmes de 1902-1903 laissent surtout deviner, derrière des images apparemment objectives, un sentiment personnel d'appartenance, et la nostalgie de la séparation les motive. Ils ont quelque chose de la tonalité des *Regrets*.

En 1929, le regard du poète, qui depuis longtemps a retrouvé ses racines, est différent. Il s'amuse. Le repos des « quatre heures », dans la version de 1902, est l'occasion d'un banal échange:

...
Les hommes et les femmes sont assis en rond,
leur tasse à la main et on parle
du temps qu'il fait, de la moisson
qui va venir et des ouvrages
de la saison.

Au bas de la pente, le ruisseau bavarde
parmi les frênes et les buissons,
le foin qu'on vient d'épancher sèche,
tout bruissant de sauterelles

Et, quand la cafetière est vide,
et que tout le monde a mangé à sa faim,
chacun reprend sa fourche ou son râteau.

31 octobre 1902

Le texte de 1929 mettra en évidence, lui, et non sans une malicieuse ironie, une sorte de fièvre du travail:

> ...
> Les hommes et les femmes sont assis en rond,
> chacun sa tasse à la main; ils parlent
> du temps qu'il fait, de la moisson
> qui va venir, et des ouvrages
> qui changent avec les saisons,
> mais sont toujours aussi pressants,
> alors on n'a jamais le temps...
>
> Le temps de quoi ?... on se demande.
>
> Un oiseau bouge dans les branches,
> Les sauterelles craquent dans le foin...
> Oui, le temps de quoi ?... Et on se regarde.
>
> Mais, dès qu'on a vidé sa tasse,
> dès qu'on a mangé à sa faim
> « Est-ce qu'on y va ?... » Vous voyez bien:
> on n'a jamais le temps de rien. [29]

La solennité de l'arrivée du pasteur à l'église, le dimanche matin, va prendre quelque chose de burlesque:

1 ...

> La cloche sonne de nouveau,
> la chanson boiteuse tombe du clocher
> qui a l'air d'un peu se pencher
> pour regarder dans la prairie
> comme une petite fille
> qui fait un bouquet en chantant.
>
> Alors, le pasteur sort de sa maison,
> il a sa robe et son rabat;
> il marche les yeux baissés, à petits pas
> il a mis son chapeau de soie
> et sa femme en corsage blanc
> marche derrière lui avec sa domestique.

11 décembre 1902

2 . . .

Le clocher, dans le ciel bleu, sonne
sa chanson fausse et monotone;
le sonneur est dans le clocher.

Il sonne sa cloche et regarde
par l'ouverture de la lucarne
Monsieur le Pasteur approcher.

Monsieur le Pasteur a un chapeau de soie,
sa robe noire, son rabat;
il s'avance à tout petits pas;
il est suivi, selon les rites,
par sa femme et sa domestique.
. . . [30]

Ramuz n'a pas conservé ce poème dans la deuxième édition du *Petit Village*; il y introduit en revanche une pièce nouvelle que lui inspire la mécanisation des travaux de la campagne, et qui touche à l'héroï-comique.

Machine

L'homme est en haut de son siège, porté
magnifiquement au-dessus des choses;
la ligne qu'il trace avec ses épaules
est dans l'air aussi droite que la cime des blés.

Il va droit devant lui, en avant, en arrière;
sa machine est en fer;
elle est tirée par deux chevaux
qui sont des chevaux militaires;
il est assis dessus comme un héros d'Homère.
. . . [31]

Sourires moqueurs au reste exceptionnels, il faut bien l'avouer, qui n'altèrent en rien le ton dominant du *Petit Village,* celui de l'émotion bucolique.

« Je ne crois pas au génie qui vient tout seul, aux œuvres qui se font en dormant; et le travail est un plaisir s'il mène plus loin » [32], écrivait C.-F. Ramuz à Alexandre Cingria en mai 1903. Pour toucher à « l'inconnu des choses » et saisir « leur sens intérieur » [33], pour atteindre le Vrai, il ne suffit pas en effet de voir et de décrire, et encore moins de se dire. Seules les vertus du style permettent de capter les « ressemblances », et elles ne s'acquièrent pas d'un coup. De cette nécessité et du labeur qu'elle impose, le *Petit Village,* d'une réussite que confirme chaque nouvelle lecture, apporte, comme d'ailleurs l'ensemble de l'œuvre qui suivra, une illustration éclatante.

Gilbert GUISAN.

NOTES

[1] *Découverte du Monde,* Œuvres complètes (par la suite OC), édit. H. L. Mermod, Lausanne, 1940-1941, t. 20, pp. 148-149.

[2] « Carnet », *Bulletin 1978 de la Fondation C. F. Ramuz,* p. 5.

[3] *Découverte du Monde,* op. cit., p. 160.

Un témoignage, dans le *Journal,* à la date du 12 novembre 1902, de cette nostalgie:

« Un accordéon joue dans la rue un air de danse; c'est un aveugle, sa femme l'accompagne pour quêter et ramasser les gros sous. Et ici, en plein Paris, cette musique aigre et rustique, me rappelle presque douloureusement les soirs d'été dans les villages. Le soleil se couche, les arbres sont roses, des couples passent sur la route » (OC, t. 4, p. 195).

Et dans l'une des versions du « Pays », datée du 17 novembre 1902:

« [...] je ne peux pas revoir tes collines,
ni ma maison, sans que mes yeux
s'emplissent de larmes;
je n'entends pas la voix d'un accordéon
sans que je songe à la Tuilière
et aux danses du dimanche soir. »

[4] Ce tableau appartient au deuxième manuscrit.

[5] Ce poème est daté du 29 novembre (1902) et porte l'indication: « à refaire ».

[6] « J'étais même arrivé à Paris avec ce petit village écrit tout entier en alexandrins, « parisiens » si j'ose dire [...]; mais j'avais recommencé fiévreusement, à Paris même, de récrire tout mon manuscrit [...].

[...] j'avais à trouver une autre forme, un peu boiteuse, car il me paraissait à distance que mon pays boitait; maladroit bien heureusement, et un peu gauche et emprunté, comme est un paysan dans une grande ville. Alors il s'était mis à béquiller sur ses assonances, frappant un coup, puis un autre coup à intervalles irréguliers [...] » (*Découverte du Monde,* op. cit., p. 160).

[7] C.-F. Ramuz - A. Cingria, *Lettres 1900-1914,* La Bibliothèque des Arts, Paris-Lausanne, 1978, lettre 27.

[8] *Journal,* OC, t. 4, pp. 200-201 (phrase soulignée par nous).

[9] Nous donnons en italique les modifications apportées à la première version.

Dans le deuxième paragraphe, Ramuz a supprimé cette notation:

« des robes blanches passent sur la route »

Dans le troisième paragraphe, le texte original était:

« Les cloches du dimanche ont sonné ce matin,
et il reste d'elles quelque chose de doux
dans le fond des cœurs et partout
dans la campagne »

Trois autres poèmes sont l'objet d'une transcription en prose: « Midi », qui sera rétabli en vers et publié dans *Six Cahiers*; « Les Quilles », conservé — mais également sous une forme versifiée — dans le *Petit Village*; enfin « Danse », resté inédit.

[10] C.-F. Ramuz - A. Cingria, *Lettres 1900-1914,* op. cit., lettre 30. — La date du 11 janvier donnée par le *Journal* (OC, t. 4, p. 201) est manifestement fausse: erreur sans doute de lecture ou d'impression.

Il convient de relever que si Ramuz a renoncé au projet de *La Nuit vagabonde,* sans doute parce qu'il aurait réuni des textes trop disparates et de thèmes et de tons, il a conservé certaines ébauches qu'il utilisera soit pour le *Petit Village,* soit pour les *Poèmes en prose.*

[11] Document de travail inédit, daté du 2 février 1903. — Dans notre étude, nous nous en sommes tenu à la partie intitulée spécifiquement « Le Petit Village » et nous ne traitons pas de la genèse de la seconde, « Jean-Daniel ».

[12] Troisième version du « Pays », 6 février 1903.

[13] Ce texte constitue en partie l'« Avertissement » de la copie manuscrite du *Petit Village* (manuscrit Bringolf). Ramuz lui a apporté toutefois de légères modifications:

à « l'alexandrin policé par l'usage des cours » il a substitué « l'alexandrin trop 'comme il faut' »;

et il a supprimé la référence au « mélange des vers ».

Dans l'« Avertissement » de l'édition originale, il ne sera question que « d'un vers déjà démodé et bien inharmonique ».

[14] Texte de l'édition originale:

. . .
Il y a des jaloux, quand n'y en a-t-il pas ?
et une fortune comme celle-là ! »

« Ça se comprend. » « On a beau dire,
l'argent... »

La suite du poème a été complètement refondue.

[15] Texte conservé dans l'édition originale.

[16] Nous avons laissé de côté la version du 24 février 1903, qui est d'une autre inspiration.

Le texte du 27 février 1903 est repris dans l'édition originale, avec cette modification dans le troisième vers:

« qui se tiennent assises... »

[17] Texte conservé dans l'édition originale.

[18] *Journal,* OC, t. 4, pp. 204-205.

[19] Ibid., p. 206.

Dans le même temps, Ramuz travaille aux poèmes du « Lac » qui entreront dans les *Pénates d'argile* et qui répondent à cette aspiration au général. — Voir notre étude, « Du 'Lac' aux 'Petits poèmes en prose' », *Alliance culturelle romande,* 1978.

[20] C.-F. Ramuz - A. Cingria, *Lettres 1900-1914,* op. cit., lettre 34, 19 mars 1903.

[21] Ibid., lettre 27, 3 janvier 1903.

[22] Ibid., lettre 48, 14 avril 1903.

[23] La copie manuscrite, déposée actuellement aux archives Th. Bringolf, est celle que Ramuz « céda » au bibliophile genevois Frédéric Raisin (voir *C.-F. Ramuz, ses Amis et son Temps,* La Bibliothèque des Arts, Paris-Lausanne, 1967, t. I, lettres 75-87).

Cette copie porte la date de janvier-février 1903. Elle est en fait fort postérieure, cependant que les poèmes eux-mêmes existent, au moins dans une première version, depuis novembre-décembre 1902, comme le montre notre tableau récapitulatif.

[24] Les pourparlers avec l'éditeur Eggimann relatifs à la publication du *Petit Village* se prolongeant, Ramuz en profite pour reprendre son manuscrit dactylographié: « je vais faire revenir ma copie pour recorriger, [...] et refaire pour la dixième fois certains morceaux du *Petit Village* » (à Alexandre Cingria, 1er mai 1903, *Lettres 1900-1914,* op. cit., lettre 56).

[25] Dans la deuxième édition et dans les Œuvres complètes:

« Robes *brunes,* jupons bleus... »

sans doute pour suggérer l'approche de la nuit: robes rouges, puis brunes, puis grises...

[26] C.-F. Ramuz - A. Cingria, *Lettres 1900-1914,* op. cit., lettre 37, mars 1903.

[27] *Six Cahiers,* Ed. Mermod, Lausanne, No 6, 15 mars 1929. Ces poèmes, au nombre de sept, sont les suivants:

« *Les Lessiveuses* », « Midi », « L'Etang », « *Les Quatre-Heures* », « Sermon », « *La Bergère* », « *Le Taupier* ».

En italique, les textes qui entreront dans la deuxième édition du *Petit Village* (Ed. Imprimerie Kundig, Genève, 1939).

[28] « Carnet », op. cit., p. 5.

[29] *Six Cahiers,* op. cit., pp. 178-179.

[30] Ibid., p. 179.

[31] *Le Petit Village,* deuxième édition.

[32] C.-F. Ramuz - A. Cingria, *Lettres 1900-1914,* op. cit., lettre 60, 13 mai 1903.

[33] *Adieu à beaucoup de personnages,* OC, t. 8, p. 19.

TABLEAUX RÉCAPITULATIFS

I. Les éditions du *Petit Village*

1. 1903, Ch. Eggimann et Cie, Genève.
   18 poèmes + « Jean-Daniel ».
2. 1939, illustré par Maurice Barraud, Imprimerie Kundig, Genève.
   24 poèmes + « Jean-Daniel ».
3. 1940, *Œuvres complètes,* Editions H. L. Mermod, Lausanne, t. 1.
   Texte de l'édition de 1939.
4. 1945, *Vers,* illustré par Alexandre Blanchet, collection du Bouquet, Mermod, Lausanne, avec *La Grande Guerre du Sondrebond* et *Chansons.*
   Texte des *Œuvres complètes.*

Sous le titre « Vers anciens », publiés dans *Six Cahiers,* Editions H. L. Mermod, Lausanne, No 6, 15 mars 1929 :

7 poèmes: « *Les Lessiveuses* », « Midi », « L'Etang », « *Les Quatre-Heures* », « Sermon », « *La Bergère* », « *Le Taupier* ».

Les poèmes dont le titre est donné en italique ont été introduits dans l'édition de 1939, qui comprend en outre deux textes inédits, « Machine » et « Chaleur ».

II. Les manuscrits

1. Manuscrit I, 4 octobre - 19 décembre 1902.
   67 poèmes.
2. Manuscrit II, 30 décembre 1902 - 9 janvier 1903.
   15 poèmes de I en nouvelle version.
3. *La Nuit vagabonde,* 9 janvier - 6 février 1903.
   Transcription en prose de 7 poèmes : « Soir de dimanche », « La Route », « Midi », « La Rue », « A une vieille femme », « Les Quilles », « Danse ».
4. Manuscrit III, 2 février - 22 mars 1903.
   43 poèmes.
5. Copie manuscrite (manuscrit Bringolf), post-daté de janvier-février 1903.
   19 poèmes.
6. Copie dactylographiée, sans date.
   18 poèmes.

Exception faite pour la copie manuscrite qui appartient à la Collection Th. Bringolf, Neuchâtel, tous les manuscrits mentionnés ci-dessus se trouvent dans les Archives de La Muette, Pully.

Ces archives n'ayant pas fait l'objet, jusqu'à ce jour, d'un dépouillement exhaustif, il se pourrait que certains documents nous aient échappé.

III. Etats successifs des poèmes retenus pour l'édition originale (Ch. Eggimann et Cie, Genève, 1903)

Il va de soi que d'un manuscrit à l'autre les transformations du texte sont importantes. C'est donc à partir de la copie manuscrite, comparée avec la dernière version qui la précède, que nous signalons les variantes. Celles-ci sont indiquées en caractère gras lorsqu'il s'agit de sérieux remaniements ; l'abréviation « var. » signale l'existence de légères différences, « var. m. » celle de différences minimes (par exemple suppression d'un coordonnant, ou ponctuation).

Le Pays	I	17 nov. 02	
	II	2 janv. 03	
		7 janv. 03	
	III	6 févr. 03 (2 versions)	
	Copie manuscrite		**var.**
	Copie dactylographiée		**var.**
Les Maisons	I	16 nov. 02	
	II	30 déc. 02	
	III	6 févr. 03 (2 versions)	
		27 févr. 03	
	Copie manuscrite		var.
	Copie dactylographiée		var. m.
La Rue	I	28 nov. 02	
	II	8 janv. 03	
	Nuit vagabonde		22 janv. 03
	III	6 févr. 03	
		25 févr. 03	
		28 févr. 03	
	Copie manuscrite		
	Copie dactylographiée		var. m.
Premier Matin	I	24 oct. 02	
	II	9 janv. 03	
	III	7 févr. 03	
	Copie manuscrite		var. m.
Dimanche soir	I	24 oct. 02	
	II	9 janv. 03	
	Nuit vagabonde		18 janv. 03
	III	2 févr. 03	
	Copie manuscrite		var.
Sur la route	I	11 nov. 02	
		12 nov. 02	
	II	31 déc. 02	
		8 janv. 03	
	III	6 févr. 03	
		25 févr. 03	
		28 févr. 03	
	Copie manuscrite		**var.**

A la fontaine	I	15 déc. 02
	II	8 janv. 03
	III	7 févr. 03
		25 févr. 03
	Copie manuscrite	
	Copie dactylographiée	var.
Les Quilles	I	18 déc. 02
	Nuit vagabonde	29 janv. 03
	III	28 févr. 03
	Copie manuscrite	
La Foire	III	14 févr. 03
	Copie manuscrite	var.
La vieille Lise	III	23 févr. 03
	Copie manuscrite	var. m.
	Copie dactylographiée (texte partiel)	var.
Portrait de Jean-Daniel	I	17 nov. 02
	III	2 févr. 03
	Copie manuscrite	var. m.
Le vieux Jean-Louis	III	14 févr. 03 (sous le titre « Chanson »)
	Copie manuscrite	
La Vieille	III	14 févr. 03
	Copie manuscrite	var.
	Copie dactylographiée	var. m.
Les Filles	I	17 déc. 02 (sous le titre « Garçons et Filles »)
	III	3 févr. 03 (sans titre)
	Copie manuscrite	var. m.
L'Enterrement	I	16 nov. 02
		18 déc. 02
	III	25 févr. 03
	Copie manuscrite	var.
Crépuscule	I	Sous ce titre, 2 poèmes (29 nov. 02 et 10 déc. 02) très différents du texte qui sera publié.
	II	12 févr. 03
	Copie manuscrite	var.
Chanson (« Les petites filles... »)	I	16 déc. 02 (sous le titre « Les Rondes »)
	III	27 févr. 03
	Copie manuscrite	
	Copie dactylographiée	var.
Chanson (« Vivre, c'est... »)	III	10 févr. 03 (4 versions)
	Copie manuscrite	première version avec var.

IV. Etat successif des poèmes introduits dans la deuxième édition du *Petit Village* (Imprimerie Kundig, Genève, 1939)

Les Lessiveuses	I	sous le titre « Les Blanchisseuses »
		22 nov. et 19 déc. 02
	Six Cahiers	var.
	Ed. 1939	var. m.
Les Quatre-Heures	I	un poème plus vaste, intitulé « La Journée »,
		28 oct. 02
	Six Cahiers	var.
	Ed. 1939	var. m.
La Bergère	I	sous le titre « Petite Fille », 27 oct. 02
	Six Cahiers	var.
	Ed. 1939	var. m.
Le Taupier	I	26 oct. 02
	Six Cahiers	var.
	Ed. 1939	var.
Machine	sans manuscrit antérieur	
Chaleur	I	12 nov. 02, ébauche

Ont paru en outre dans *Six Cahiers,* mais n'ont pas été retenus par la suite :

Midi	I	28 oct. 02
		16 nov. 02, ébauche
	II	9 janv. 03, inachevé
	Nuit vagabonde	21 janv. 03, transcription en prose
	III	7 févr. 03, version toute différente
		27 févr. 03, ébauche
L'Etang	I	25 oct. 02, ébauches biffées au crayon
Sermon	I	sous le titre « Dimanche matin », 24 oct. 02, biffée au crayon
		2 nov. 02, « projet », biffé au crayon
		11 déc. 02

G. G.